

PHOTO

ACTUELLEMENT
CHEZ VOTRE
MARCHAND DE
JOURNAUX



INSTAGRAM

La fin de
l'âge d'or ?

TROUVER SON FORMAT

Carré, 3/2, 4/3, 6/7 ou panoramique

EN COULISSE

Un portrait de presse dans
les pas de Corentin Fohlen

Marc Riboud,
La Tour Eiffel,
Paris, 1953.

EN TEST

- ✓ Fujifilm GFX100 II
- ✓ Panasonic Lumix G9 II
- ✓ Pentax K-3 III
Monochrome



L 12605 - 366 - F: 7,50 € - RD



D : 8,70€ - BEL : 7,90€ - ESP : 8€ - GR : 8€ - DOM S : 8€ - ITA : 8€
LUX : 7,90€ - PORT CONT : 8€ - CAN : 11,95\$CAN - MAR : 86DH
TOM S : 970CFP - TOM A : 1720CFP - CH : 10FS - TUN : 22DTU.

Les formats de Michaël Guez

Errance sur la côte ouest

Time is now est le fruit d'un *road trip* solitaire, sans but précis, qui parle autant de l'Amérique d'aujourd'hui que des états d'âme d'un photographe. Couleur ou noir et blanc, argentique ou numérique, carré ou rectangle, Michaël Guez a déclenché au gré de son inspiration. Par Julien Bolle

Août 2022, Michaël Guez, photographe pluridisciplinaire, fondateur de l'agence Libre Comme l'Art et du Studio Alterego, prend des congés bien mérités. "J'ai ressenti le besoin de ressortir mes vieux appareils et de partir pour deux semaines, sans aucune contrainte, raconte Michaël. C'était une réponse à une période où j'avais énormément travaillé, enchaînant sans relâche des commandes de clients avec des cahiers des charges très précis. J'avais besoin de lâcher prise, et surtout de me laisser porter par la lumière. Parce qu'en tant que photographe, c'est ce qui m'inspire le plus. La lumière raconte toujours quelque chose." Lui qui avait déjà photographié New York ne s'était jamais aventuré sur la côte ouest. Il a donc suivi la course du Soleil vers le Pacifique, non sans emporter un attirail conséquent. N'ayant pas de "cahier des charges" cette fois-ci, Michaël a délibérément laissé les options ouvertes au sujet du matériel.

Il n'a pas voulu se limiter en nombre de boîtiers, et a emporté avec lui son reflex numérique Nikon D850, son reflex argentique Nikon FM2 ainsi que son moyen format Hasselblad 503 CW. "Je souhaitais me laisser porter par mes humeurs, nous confie Michaël, et je savais qu'à un moment donné, j'aurais envie de me poser avec mon vieux Hasselblad, de rentrer dans une composition d'images plus attentive, car c'est un appareil plus lourd, plus lent. Et je savais aussi que j'aurais parfois à cœur d'être plus dans le moment, dans l'instant. Et là, le 24×36 est l'outil idéal, c'est comme le prolongement de mon bras." Si ces deux appareils impliquent des manières distinctes de photographier, donnant ainsi des clichés aux humeurs contrastées, ils se distinguent surtout à l'image par leur ratio, carré pour le 6×6, allongé pour le 24×36. "Je n'utilise jamais le format carré au hasard, car il est assez complexe, il faut avoir une vraie rigueur dans la

composition, des premiers plans, des seconds plans, pour parvenir à donner une profondeur à l'image. Pour ce projet, j'ai pris le parti de ne recadrer aucune image."

Une alternance de formats

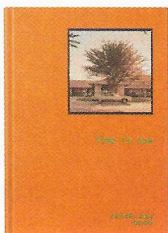
Non seulement Michaël a croisé carré et rectangle, mais il a aussi alterné couleur et noir et blanc, argentique et numérique, ce qui peut être assez risqué pour la cohérence d'une série photographique. Malgré ces sauts formels, son livre se feuillette de façon étonnamment fluide, porté par un regard singulier. Bien amenées dans la maquette, les alternances de formats, de textures et de tons apportent du rythme à ce *road movie*, comme des changements d'humeur ou d'étranges décalages temporels. De Los Angeles à San Francisco, en passant par Las Vegas, on navigue d'une ambiance ou d'une époque à une autre, au gré des pérégrinations du photographe. Le fait que Michaël se soit limité à des focales fixes (35 et 50 mm en 24×36, 85 mm en 6×6) a aussi contribué à la cohérence de l'ensemble, évitant des effets de zoom distrayants. "Avec l'éditeur, on voulait parvenir à trouver une harmonie visuelle, tout en cassant un peu les codes habituels, l'idée étant de souligner la richesse de la nature, des paysages, de l'architecture et de l'histoire de la côte ouest des États-Unis. Les formats ne sont pas choisis au hasard. Dans les photos carrées, qui sont toujours en couleur, il y a selon moi un côté un peu intemporel. Ce sont des moments plus figés, comme des tableaux photographiques. Le rectangle relève plus du reportage. Les deux n'ont pas la même connotation."

Si l'équilibre entre les différents formats fonctionne, c'est aussi que Michaël et son éditeur ont éliminé certaines options, comme celle du panoramique. Dans la série initiale que le photographe nous a montrée, certaines images numériques avaient été recadrées en longueur quand le sujet s'y prêtait, comme la piscine ci-dessus. Un format allongé qui n'est pas sans rappeler l'imagerie du cinéma, et qui





collait donc très bien avec le lieu. *“On a quand même dû s'imposer certaines limites en matière de variété de formats, pour ne pas perdre le lecteur en route, avoue Michaël, on a donc exclu le format panoramique. C'est vrai que le parti pris de départ était un peu risqué, mais je pense que la cohérence tient dans le fait d'avoir gardé une direction très précise pour chaque boîtier. Et j'invite aussi le spectateur à entrer dans l'image par le procédé et le type de film utilisés.”* En effet, Michaël a parfois employé des pellicules couleur périmées, ou de vieux films noir et blanc granuleux, pour une sorte de voyage dans le temps. *“Mais avant même de shooter, quand je charge l'argentique avec telle ou telle pellicule, je sais que je vais chercher tel ou tel sujet et que je n'aurai pas envie de raconter la même chose. Je suis parti sur une envie très brute, très instinctive, mais sur place, il était important que chaque image soit relativement réfléchie en matière d'approche. En développant ces photos, j'ai pris conscience de toute la difficulté que je m'étais imposée. Plutôt que de porter 4 kg de matériel, j'aurais pu partir avec un seul boîtier numérique et obtenir tous ces formats ! Mais cela n'aurait pas donné la même chose. Cette contrainte physique, finalement, fait partie du projet à part entière. Quand j'étais fatigué, ma façon de photographier était différente. Cela a été comme une remise en question qui m'a fait du bien, parce que je suis un peu revenu quinze ans en arrière. Paradoxalement, j'avais besoin de retrouver cette imperfection, loin de la performance technique commerciale.”*



“Time is Now”, éditions Odyssée, 39 €

